

ALI CHAHROUR

À l'Institut national des Beaux-Arts de Beyrouth, où Ali Chahrour est admis en 2008, la « danse dramatique », seule formation chorégraphique universitaire dispensée au Liban, s'enseigne en deuxième année, classe au cours de laquelle il est remarqué par son professeur, Omar Rajeh, qui l'engage dans sa compagnie. Encore étudiant, Ali Chahrour diversifie ses approches du mouvement en multipliant stages et ateliers. Durant cette période, le jeune danseur apprend à « lutter pour créer » et esquisse sa première pièce, *Sur les lèvres la neige*, duo interrogeant la fin de l'amour, qu'il présente tout juste diplômé à Beyrouth et aux Pays-Bas en 2011. L'année suivante, il crée *Danas* qui « étudie la violence quotidienne faite au corps », première pierre d'une esthétique qu'il décide de construire, « sans compromis », dans le contexte social, politique, religieux qui est le sien : un refus des corps formatés de la danse contemporaine occidentale et une mise en avant d'un corpus « qui a oublié les grands récits du monde arabe ». Ses dernières créations, *Fatmeh* et *Leïla se meurt*, interrogent les rituels chiites et leurs métamorphoses contemporaines.

ET...

FOCUS MOYEN-ORIENT

Alors que j'attendais de Omar Abusaada, du 8 au 14 juillet à 18h30, gymnase Paul Giéra
Yitzhak Rabin : chronique d'un assassinat de Amos Gitaï, le 10 juillet à 22h, Cour d'honneur du Palais des papes
Leïla se meurt de Ali Chahrour, du 21 au 23 juillet, Cloître des Célestins
Hearing de Amir Reza Koohestani, du 21 au 23 juillet à 15h, le 24 juillet à 15h et 20h, Théâtre Benoît-XII
 99 de Marc Nammour, le 22 juillet à 22h, Musée Calvet
L'Orient en partage, lu par les Comédiens-Français, les 11, 12 et 13 juillet à 11h30, Maison Jean Vilar

TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

Programmation Moyen-Orient, Utopia-Manutention du 6 au 24 juillet

ATELIERS DE LA PENSÉE

Dialogue artistes-spectateurs avec Ali Chahrour et l'équipe de *Fatmeh*, le 19 juillet à 17h30, site Louis Pasteur de l'Université d'Avignon

ÇA VA, ÇA VA LE MONDE ! – RFI

Du 15 au 20 juillet, jardin de la rue de Mons

EXPOSITION

Chronicle of an Assassination Foretold de Amos Gitaï, tous les jours de 11h à 19h, Collection Lambert

FATMEH

« Habitant du désert, Tu m'as appris à pleurer. Ton souvenir m'a fait oublier toutes les catastrophes. Et même absent sous terre, Tu seras toujours présent dans mon cœur triste. » Fatmeh. Fatmeh, prénom arabe qui hante la culture populaire dans tout le monde arabe. Prénom de la fille du Prophète Mahomet. Fille dont les lamentations poétiques – écrites au VII^e siècle – sont récitées dans cette pièce qui en porte le nom. Pour le spectateur, il s'agit d'assister à l'autre face de la recherche d'Ali Chahrour sur la tristesse, achevée avec *Leïla se meurt*, et d'entendre la voix sacrée qui résonne avec celle, séculaire, d'Oum Kalsoum, diva égyptienne des années 1930 surnommée l'Astre d'Orient. Deux femmes chantant la joie et la douleur avec lesquelles le chorégraphe libanais, dans une cérémonie réinventée, ouvre un dialogue, interroge ce qui est permis et ce qui est tabou. Autant d'attitudes qu'il met en débat sur un plateau, espace de liberté proche de celui des célébrations rituelles du deuil, seul moment dans la culture religieuse qui est la sienne où « le corps peut s'exprimer librement » en libérant ses émotions. Un corps affranchi de toute technique, comme celui de ses interprètes non-danseuses, qu'Ali Chahrour a choisies pour approcher « le mouvement brut du caractère sacré ».

With this reinvented ceremony of joy and pain, the Lebanese choreographer pays tribute to two icons of Arab culture: Fatmeh Zahra, who wrote poetic lamentations dedicated to her father, the Prophet Muhammad, and Umm Kulthum, the Egyptian diva known for her golden voice.

LES DATES DE FATMEH APRÈS LE FESTIVAL

Les 10 et 11 mars 2017 au Tarmac de Paris

#ALICHAHROUR
 #FATMEH
 #CLOITRECELESTINS

70^e
 ÉDITION

Tout le Festival sur :
 festival-avignon.com



Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

#FDA16

Dessin © Adel Abdessemed, ADAGP 2016 / Conception graphique © STUDIO ALLEZ



فاطمة FATMEH	16 17 18 JUL À 22H
ALI CHAHROUR	CLOÎTRE DES CÉLESTINS

Beyrouth

فاطمة FATMEH	16 17 18 JUL À 22H
ALI CHAHROUR	durée 55 min

Avec Rania Al Rafei, Yumna Marwan

Chorégraphie Ali Chahrour

Scénographie Nathalie Harb

Musique Sary Moussa

Lumière Guillaume Tesson

Costumes Bird on a Wire

Conseil artistique Abdallah Al Kafri, Junaid Sarieddine

Assistanat à la mise en scène Haera Slim

Production Ali Chahrour en collaboration avec Zoukak Theater company

Coproduction La Ressource culturelle (Al Mawred Al Thaqafy), AFAC Arab Fund for Arts and Culture

Avec le soutien du Houna Center et de la Fondation BNP Paribas

En partenariat avec RFI, France 24 et Monte Carlo Doualiya

Spectacle créé le 30 janvier 2014 au Théâtre Al Madina de Beyrouth (Liban).

ENTRETIEN AVEC ALI CHAHROUR

Malgré les obstacles que vous rencontrez, vous vivez et travaillez à Beyrouth. Que cela signifie-t-il pour vous d'être programmé au Festival d'Avignon ?

Ali Chahrour : Il est important que ce qui a été imaginé et construit à Beyrouth soit partagé avec un public différent et plus nombreux. Mais il est fondamental pour moi de travailler et de présenter mes créations au Liban. C'est le cœur de ma démarche artistique. Pendant mes études à l'Institut national des Beaux-Arts, j'ai été repéré et engagé par le chorégraphe de la compagnie Maqamat, Omar Rajeh. À ses côtés, j'ai pris conscience qu'il fallait lutter pour créer. J'ai également rencontré les membres de la Compagnie Zoukak qui ont fait le choix décisif de ne vivre que du théâtre, dans n'importe quelles conditions, sans compromis. Ce qui m'a inspiré, ce sont les choix qu'ont dû faire ces artistes libanais pour travailler dans leur environnement social, politique et religieux. Pour moi, la question de la création est devenue inséparable du contexte dans lequel elle s'exerce. Comment une danse construite à partir de techniques occidentales, qui a oublié les grands récits du monde arabe, peut-elle entrer en relation avec nos références corporelles ? Qu'est-ce que la danse contemporaine dans cette région du Moyen-Orient ?

C'est pour cela que les interprètes de *Fatmeh* ne sont pas des danseuses professionnelles ?

Pour *Fatmeh*, j'ai décidé de travailler avec une comédienne, Yumna Marwan, et une vidéaste, Rania Al Rafei, parce qu'elles n'ont pas subi l'influence de la danse contemporaine. Le fait de travailler avec ces femmes m'a permis de forger de nouveaux outils artistiques à partir desquels je peux créer de la danse aujourd'hui. Car ce que je cherche dans mes pièces, c'est à faire surgir le mouvement brut de nos références culturelles.

S'agit-il également d'un refus de la mondialisation ?

Le fait de travailler avec Leïla m'a permis de forger de nouveaux outils artistiques à partir desquels je peux créer de la danse aujourd'hui. Car ce que je cherche dans mes pièces, c'est à faire surgir le mouvement brut de nos références culturelles. Il ne s'agit pas de refuser la mondialisation, mais de créer un mouvement régional à partir de références, avec lesquelles j'ai grandi, qui contiennent un champ infini de possibles et qui peuvent être partagées avec tous. D'une manière générale, comme dans *Fatmeh*, j'ai décidé de m'interroger sur des thématiques et avec des personnes qui sont ancrées dans la culture du corps arabe en ouvrant un champ de recherche particulier sur des mouvements présents dans les rituels de la mort. Ce choix n'est pas anodin. Il est politique parce que la relation de l'individu au collectif, centrale lors des cérémonies de deuil, s'est transformée. Il est technique parce que le corps exprime ses émotions dans un contexte social et religieux très dense. Il est esthétique car, lors de ces cérémonies, le corps a la possibilité de s'exprimer différemment, plus librement. Enfin, il est culturel car ces rituels tendent à disparaître. Ce choix me permet d'ouvrir un espace de dialogue avec le public libanais sur son histoire, son quotidien, son rôle en tant que membre actif de la société.

Fatima Zahra est une figure centrale de l'imaginaire du monde arabe. Elle est la fille du Prophète Mahomet mais n'a pas eu le droit de revendiquer son héritage. Au VII^e siècle, la question de la succession de Mahomet a d'ailleurs donné lieu à un schisme d'où vont émerger les confessions chiite et sunnite. En faisant dialoguer la voix sacrée de Fatima Zahra et celle, séculaire, de la diva égyptienne Oum Kalsoum, vous semblez questionner la façon dont elles vivent aujourd'hui dans la mémoire collective, mais aussi les interdits religieux symbolisés par les voiles que vous utilisez.

Ce spectacle revient aux sources, aux mythes, aux textes, aux légendes qui concernent le statut et le rôle des femmes, de leurs écritures, de leurs voix. *Fatmeh* fait se rencontrer deux icônes de la mémoire arabe. Fatima Zahra est morte de chagrin peu de temps après la disparition de son père le Prophète Mahomet à qui elle a dédié de nombreuses lamentations dont une est dite pendant le spectacle. Et Oum Kalsoum – fille d'un imam du Caire et qui s'appelait en réalité Fatima. Je n'ai d'ailleurs pas cherché à représenter ces deux femmes. Sur scène, il y a deux danseuses qui travaillent sur un état de tristesse. Étant donné que la fille du Prophète est une figure religieuse qui représente l'état de deuil, j'ai eu recours à des gestes qui découlent de cet état, notamment la flagellation qui est l'expression directe de la tristesse lors d'Achoura, cette fête religieuse qui célèbre la passion d'Hussein, fils de Fatima, petit-fils de Mahomet. Comme dans *Leïla se meurt*, qui mêle déjà le profane et le sacré, l'idée ici est d'aller vers des références qui font débat en insistant sur leurs dimensions esthétiques et poétiques. La question des interdits se pose bien sûr dans la position des corps vis-à-vis de ces icônes. Peut-on créer un mouvement à partir d'elles ?

Les interdits religieux, symbolisés par les voiles que vous utilisez, sont également présents.

L'idée du voile, elle, ne peut se comprendre que dans sa relation viscérale avec une problématique omniprésente dans la culture arabe, celle du visible et de l'invisible, *mastour et makchouf*, de ce qui est permis ou ne l'est pas, de ce qui est dit ou tu. En évoquant ces problématiques, je parle d'esthétiques cachées, d'histoires couvertes, d'héritages masqués, mais aussi de la façon dont le corps peut ôter ces voiles métaphoriques et révéler de nouvelles réalités. Car il faut savoir que pendant les rites de condoléances, comme pendant la majorité des rites religieux, les individus libèrent leurs émotions et permettent aux corps de s'exprimer sans entrave.

Propos recueillis par Francis Cossu et traduits de l'arabe par Chrystèle Khodr